naissable, ne troublât l'impression qu'il produit sur l'esprit et n'en diminuât la valeur. 3° Un autre inconvénient encore, tout pédagogique celui-là, c'est que l'orthographe absolument phonétique multiplierait les homonymes, qui ne sont déjà que trop nombreux, c'est-à-dire les mots qui se prononcent de la même manière, alors qu'ils expriment des choses toutes différentes. Il est bon que l'écriture, par exemple, distingue la *faim* et la *fin* : c'est une garantie, au moins pour les yeux ; en tout cas, c'est une clarté de plus, et la langue ne saurait être trop claire, surtout pour les enfants des écoles primaires.

Mais, ces réserves faites, nous ne pourrions qu'applaudir à toute réforme de détail qui, sans défigurer les mots, rapprocherait cependant la manière dont on les écrit de la manière dont on les prononce, parce qu'alors l'orthographe s'enseignerait plus facilement. Nous applaudirions même tout particulièrement à celle qui nous donnerait deux manières d'écrire différentes pour des mots qui aujourd'hui s'écrivent de même, alors qu'ils se prononcent tout différemment : nos *fil*s et des *fil*s de laine, par exemple ; nous *portions* des *portions*, etc. Nos prétentions sont modestes : nous savons que sur ce point la réforme ne peut être absolue, que c'est une question de mesure et de degré, et qu'on ne gagne rien à se montrer trop exigeant. Ne pas accepter une réforme partielle, c'est s'exposer à voir ajourner indéfiniment les améliorations les plus urgentes et les mieux justifiées.

II

DE L'ORTHOGRAPHE ÉTYMOLOGIQUE.

Si nous ne demandons pas une orthographe absolument phonétique, nous ne demandons pas davantage qu'on ne tienne, en écrivant, aucun compte de l'étymologie. L'étymologie est encore, après tout, d'une manière générale, la

base la plus solide qu'on puisse donner au véritable sens des mots, la plus favorable au développement et à l'universalité de la langue française. Mieux que toute autre aussi, elle se prête à la création des mots nouveaux que rend chaque jour nécessaires le progrès des sciences et de l'industrie. Que tous ces mots gardent la trace des éléments qui ont servi à les former, puisque ces éléments apportent une lumière à l'esprit, rien de mieux ; ce serait une tyrannie de vouloir qu'ils en perdissent la marque, tant surtout qui ne servent guère qu'à ceux qui en ont étudié et qui en connaissent les origines. Mais ici encore il ne faut pas abuser du principe. Lorsque ces mots savants sont devenus d'une pratique usuelle et qu'ils sont couramment employés, même par ceux qui n'en connaissent nullement l'origine, il devient naturel que la manière dont ils s'écrivent s'altère et qu'ils prennent le caractère de la langue qui se les est assimilés. En tout cas ce n'est guère aux maîtres de l'enseignement primaire qu'on peut demander de se faire les défenseurs de l'orthographe étymologique : ne sachant ni grec ni latin, ils sont incapables de remonter à l'origine des mots et d'en suivre les transformations à travers les siècles ; il doit leur être, par suite, tout à fait indifférent que ces mots gardent la marque des éléments qui ont servi à les former, puisque ces éléments n'ont pour eux aucun sens. Moi qui écris *philosophie* par deux *ph* depuis cinquante ans et qui sais du grec, j'éprouverais quelque contrariété le jour où il me faudrait l'écrire par deux *f* : il est toujours désagréable de rompre avec une vieille habitude. Il ne me déplaît pas, d'ailleurs, de retrouver dans le mot français les deux mots grecs dont il se compose. Mais si l'on m'avait, au début, appris à écrire *philosophie* par deux *f*, je m'y serais habitué, comme je me suis habitué à écrire *fantôme* et *fantaisie*, deux mots qui, eux aussi, viennent du grec,